

**Anderson Braga Horta**



# **POÈMES**

**traduits et préfacés par François Olègue**

Le Brésil est un pays imprégné de poésie. Un de ces pays de moins en moins nombreux dans ce monde de plus en plus pragmatique où nous vivons tous. La poésie fait partie de son paysage luxuriant et de son imaginaire collectif. Elle se révèle dans l'immensité de ses forêts sauvages et la beauté de son littoral ensoleillé, dans la diversité ethnique de son peuple et les émotions intenses qui lui sont propres, jusque dans le climat tendu de ses métropoles violentes et les manifestations de masse qui les mettent quelquefois sens dessus dessous. La poésie occupe une place d'honneur sur les pages de maints journaux brésiliens ; on récite beaucoup de vers à la télévision, on en publie davantage sur Internet, on en adorne le verso des télécartes et des tickets d'autobus vendus à chaque coin de rue. Les fêtes homériques dont les Brésiliens se régalaient tout au long de l'année, à commencer par le vertigineux carnaval avec ses hymnes païens à la joie, à l'amour, à la liberté, débordent de poésie elles aussi. On pourrait donc affirmer que la carence en poésie est très loin de figurer parmi les divers problèmes auxquels le Brésil se voit exposé de nos jours. Les poètes de ce grand pays (et il y en a une légion) ne manquent pas d'inspiration ni d'habileté verbale, étant multiples, voire innombrables, les thèmes qu'ils explorent et les ressources linguistiques qu'ils exploitent. Cependant, la plupart de leurs œuvres, si pleines d'images captivantes, si riches en métaphores pittoresques qu'on les trouve, demeurent peu connues en dehors du Brésil, excepté de lecteurs d'expression portugaise et de ceux qui se livrent professionnellement aux études lusophones. Quelle serait la cause de cet apparent paradoxe ? Le contenu des poèmes brésiliens n'émeut-il pas le public de l'hémisphère nord ou leur qualité esthétique laisse-t-elle à désirer ? Ou, peut-être, la langue portugaise en soi, cette « ultime fleur du Latium, inculte et belle » selon le mot d'Olavo Bilac, a-t-elle tant d'épines que même les meilleurs traducteurs s'en écorchent les mains ? Olavo Bilac ? – peut-on me demander sur le coup. – Qui est-ce, hein ? Ah oui,

c'est le plus éminent Parnassien du Brésil, un des fidèles disciples de Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle et Catulle Mendès, qui ne jouit pas, mort voilà bientôt un siècle entier, d'un humble dixième de la gloire posthume de ses maîtres à penser européens...

Anderson Braga Horta, dont j'ai traduit quelques œuvres afin de remplir cette fâcheuse lacune transatlantique, est un vrai patriarche de la poésie brésilienne. Né en 1934, dans la petite ville de Carangola située au cœur même du Brésil, et diplômé de la Faculté Nationale de Droit à Rio de Janeiro, ancienne capitale du pays, il habite depuis 1960 Brasilia, sa capitale actuelle. Il a déjà publié une bonne vingtaine de recueils poétiques (hormis plusieurs récits et nouvelles, essais, traductions, etc.) et, remontant ses débuts littéraires aux années 1950, il n'en est pas moins créatif par le temps qui court. Ses poèmes les plus connus et les plus significatifs ont pour protagoniste l'homme vu sous ses aspects transcendants, un homme qui ne se contente de satisfaire ses besoins matériels ni ne se limite somme toute à son état physique. Le corps de cet homme est si fragile que la moindre adversité, la moindre pression externe, peuvent le réduire à néant, mais « sa tête chante », son esprit s'oppose à l'omnipotence de la mort pour déclarer avec un orgueil presque insolent : « Moi, j'ai un rêve. Et, puisque j'ai un rêve, je suis un Homme ». C'est de ce rêve libre et audacieux que vient sa poésie, tantôt sublime comme un « battement du pouls intemporel de ce qui existe et de ce qui reste occulte », tantôt bien terrestre, émanée des triviaux « bulbes et tubercules » d'un potager, cette « explosion contrôlée » qui lui promet l'immortalité, sinon de son essence humaine, tout au moins de ses idées singulières, puisées à la source « où l'on puise sa soif ». Anderson Braga Horta ne plaisante jamais avec qui montre de l'intérêt pour les siennes : toujours sérieux dans ses recherches spirituelles, quelque utopiques qu'elles paraissent au premier abord, il se rapproche de la tradition lyrico-philosophique suivie par Augusto Frederico

Schmidt, Carlos Drummond de Andrade et d'autres grands auteurs du passé. Il parle de questions universelles, mille fois discutées par des poètes et pourtant renouvelées à chaque trait de leur plume, et cela rend ses textes intelligibles dans n'importe quel idiome et sous n'importe quelle latitude.

François Olègue

## UN RÊVE

*I have a dream...*  
Martin Luther King

Moi, j'ai un rêve.  
Un rêve grand et beau  
comme la vie.  
Et je l'agiterai, mon saint drapeau,  
devant la face de la mort.

Car j'ai un rêve... Pour les partisans  
de la mort, pour les profiteurs  
de la mort, pour les fabricants  
de morts, pour les marchands  
de morts sera un coup d'épée  
mon rêve.

Ne m'offrez la couronne impériale  
ni ne me couvrez de lauriers.  
Moi, j'ai un rêve.

L'homme qui a un rêve  
est plus puissant qu'un empereur,  
est plus fort qu'un héros,  
est plus beau qu'un poète.

Mais moi  
qui ne suis ni puissant,  
ni fort,  
ni beau,  
moi, j'ai un rêve !

Oui, j'ai un rêve.  
Je ferai des discours démagogiques,  
j'écrirai des poèmes illogiques,  
je posterai des lettres diffamantes,  
je chanterai des chansons larmoyantes,  
je serai mendiant,  
esclave et clown  
pour que mon rêve vienne à triompher.

Car j'ai un rêve... Croyez-moi, adorateurs  
de la Fortune, bénéficiaires  
de la Force, idiots de la Répression  
du Verbe, vous qui, par convention  
ou faute d'inspiration, n'avez plus d'empathie,  
vous, solitaires de l'Effroi,  
larrons du Vice : j'ai un rêve !

Et, dans mon rêve,  
la Terre est bleue et verte,  
et l'homme a la couleur de sa belle âme.

Dieu me pardonne, j'ai un rêve !  
Et, dans ce rêve, l'homme est au-dessus  
des contingences, l'homme est au-dessus  
de sa douleur et du dollar vorace,  
de ses stigmates et de tout sigma,  
de sa faim, de sa fange et de sa race,  
l'homme est plus haut que le grotesque et le sublime,  
l'homme est plus fort que toutes les désagréations,  
toutes les dégradations  
et toutes les ruines.

Moi, j'ai un rêve.  
Et, puisque j'ai un rêve,  
je suis un Homme.

## LA TORTUE

Je viens, moi, d'où vient l'infini de la Vie,  
du crépu et ardent océan qui ondule partout,  
de l'explosion ineffable,  
de ce que vous appelez précipice,  
de ce qui est tout, de ce qui n'est rien,  
battement du pouls intemporel de ce qui existe  
et de ce qui reste occulte.

Je vis parce que le Mystère veut que je vive  
et, emportée par les vagues de cette Vie  
– un rêve rêvé par moi qui me rêve –,  
je baise la main de l'Arcane et les lèvres de l'Inavoué,  
et mon regard réfléchit, comme un memento,  
le regard de ce qui existe sans exister.

Mes yeux, je les tiens grands ouverts  
pour les impressions de nuée et d'éclair,  
d'eau trouble et d'air transparent,  
d'un ciel-mer qui s'ouvre et s'étale  
face à l'avidité de ma nage,  
conscient de ma nullité.  
Mais ils ne voient pas de temps au-delà du présent,  
ce second avenir,  
récent comme ce qui s'en alla il y a un instant,  
et pourtant lointain  
comme l'éternité nébuleuse.

Je vis l'homme marcher à quatre pattes,  
un embryon animal encore indifférencié.  
Je l'entendis balbutier.  
Et ce fut ma main qui en fit la main qui fit la charrue,  
qui fit jaillir d'une pierre tout un ciel fugace,  
parsemé d'astres impétueux.  
Et je serrai la main de cet homme,  
laquelle essayait d'être divine, en créant  
le premier brouillon  
du premier alphabet,  
la prime partition  
du futur vertige,  
et tremblait de se savoir plus grande que son immense origine.

Depuis les dessins rupestres des grottes,  
je montai sur la ziggourat des Sumériens.  
J'imprimai des rêves antiques sur le pavage.  
Je parcourus toutes les Indes et toutes les Chines  
de l'Orient et de l'Occident.  
Je tombai sur le scarabée sacro-saint d'Égypte.  
En tout lieu, je gravai une image de toute chose

sur ma rétine que vous ne voyez surtout pas.

Je connais l'amour et la haine,  
je connais l'hymne et la vomissure,  
je connais la paix et la guerre,  
je connais la mer et la terre,  
je connais le ciel et l'éther,  
je connais l'esprit et la chair.

J'ai beaucoup vécu,  
j'ai tant aimé et souffert  
et péché et crû.  
Respectez-moi donc,  
sinon pour vous-mêmes, mes petits mousses  
encore allaités par la Mer,  
tout au moins pour la Vie qui se perpétue en moi  
et chemine vers l'éternité.

Quelles nouvelles couleurs est-ce que je boirai ?  
Quelle musique inconnue coulera sur mon dos ?  
Quels touchers suaves ou bien pétrés aurai-je à garder  
dans mon odorat, dans mon goût, sur ma peau et sur ma rétine ?

Je reprends mon chemin. En avant !  
Mais où vais-je enfin ?  
Quel abîme, quel univers s'attend  
à ce que mes pieds suivent la courbe de l'infini ?

Je vais où vous allez, vous-mêmes :  
du côté de l'Énigme, au-delà du Réel.  
Je vais, moi, où va l'infini de la Vie.

## TUONS LA ROSE

*à Eliezer Demenezes*

La grippe me sépare de mes proches.  
Époux sous le régime provisoire de la séparation de corps,  
père exilé à l'autre bout de la maison et provisoirement frustré,  
c'est dans la salle que je dors, tenu en quarantaine.  
Je ne dors pas, d'ailleurs : je pense à l'avenir de mes enfants.  
Je n'ai jamais voulu qu'il soit semé de roses.  
Non que j'en imagine les épines :  
l'Homme est forgé dans la lutte, et souvent  
les roses comme telles valent moins que leurs épines.  
Pourtant la rose, qui possède de nos jours une autre charge symbolique,  
ne se distingue en rien du champignon.  
Pères du monde entier, prenez bien garde !  
Ne laissons pas nos enfants respirer ces roses  
ni goûter de ces champignons.  
Je sais que mon appel est pathétique,  
je sais que nous sommes des fous jouant dans le jardin,  
et peut-être ai-je aidé moi-même à planter cette rose,  
à pourvoir d'ombre et d'eau ce champignon.  
Pourtant ils pleurent, mes enfants,  
en saisissant la vie à deux mains comme un sein de mère.  
Je voudrais tant qu'ils aient cette justice  
que nous n'avons pas cultivée et cet amour  
que nous n'avons pas arrosé... Fuyons !  
Fuyons dans notre arrière-cour,  
fuyons dans cette vaste arrière-cour abandonnée,  
dans ce verger ou dans ce potager  
dont nous ne prenons aucun soin. Et que la rose  
passe de main en main :  
– Qui donc veut une rose ?  
– Qui n'en veut pas ?  
– Qui en arrache les pétales ?  
– Qui en fait de l'engrais ?  
Fuyons dans notre arrière-cour,  
laissons la rose  
parmi les choux, les courges, les concombres,  
laissons-la  
sous les poivriers et les épis de blé ;  
une fois morte, mettons-la en terre.  
Ce sont les bulbes et les tubercules qui répandent  
la poésie.

## L'ORPHIQUE

### I

Quel est cet être  
dont le ciel s'épouvante ?

Son corps dépecé,  
emporté par le fleuve, avalé par la mer,  
il flotte avec le vent dans l'air.  
Il se tourne en terreau sur la terre.  
Il s'efface de tous les cadrans.

Mais sa tête chante.

### II

Quel est ce corps archaïque,  
animé par un feu à demi sacré, à demi laïque ?  
Le corps qui s'anéantit,  
le feu qui s'augmente.

### III

Ah, ce corps se défait et se change  
en fange.  
Arrachés, ses pieds foulent les herbes,  
et se crispent, avides de fruits, ses phalanges.

Mais sa tête chante !

## TÉLEX

*à Rumen Stoyanov*

LA POÉSIE EST LA SOURCE OÙ L'ON PUISE SA SOIF.  
LA POÉSIE EST L'ALIMENT QUI EMPÊCHE LA SATIÉTÉ.  
LA POÉSIE EST L'ÉPINE QUI NOUS PROTÈGE CONTRE LA FLEUR.  
MAIS LA POÉSIE EST LA FLEUR EN SOI OU BIEN EN PUISSANCE.  
LA POÉSIE EST LA ROSE QU'ON A INVENTÉE LA PREMIÈRE.  
LA POÉSIE EST LE RIEN DU NOÛS CRÉATEUR QU'ON A MODULÉ.  
LA POÉSIE N'EST NI LE FILET DE PÊCHEUR NI LA MER,  
MAIS LE LANCER DU FILET DE PÊCHEUR À LA MER.  
LA POÉSIE EST LE PLAGIAT DU NON VU.  
ATTENTION :  
LA POÉSIE EST UNE EXPLOSION CONTRÔLÉE.